
George Tabori

Les Cannibales

Traduit de l'anglais par Anita Jans



éditions
THEATRALES

Les Cannibales

Du même auteur

Aux éditions Théâtrales

Le Courage de ma mère / Weisman et Copperface (Un western yiddish), traduction Maurice Taszman, 1995

Les Variations Goldberg, traduction Jean Launay, 1997, 2005 (nouv. éd.)

La Ballade de l'escalope viennoise / Jubilé, traduction Renate et Maurice Taszman / Sophie Daull et Maurice Taszman, 2001

Chez d'autres éditeurs

Sous la pierre... le scorpion, roman, traduction Eugène Rocart, Bruxelles, Éditions de la Paix, 1946

L'Ami des Nègres, théâtre, traduction Éric Kahane, Paris, L'Avant-Scène, 1973

Mein Kampf (Farce), théâtre, traduction Armando Llamas, Arles-Paris, Actes Sud - Papiers, 1993

Autodafé, mémoires, traduction Rosine Inspektor, Bienne-Paris, Diaphanes, 2013

George Tabori

Les Cannibales

Traduit de l'anglais par Anita Jans

éditions
THEATRALES

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.



Dans le cadre de son action culturelle, la SADC soutient l'édition de cet ouvrage.

Anita Jans adresse ses plus vifs remerciements à Danielle Deboeck pour son remarquable travail d'archives au Théâtre National de la Communauté française de Belgique, à Jean-Louis Besson pour la relecture bienveillante de cette traduction et à Milena Vergara Santiago.

The Cannibals © 1968, George Tabori, pour la langue originale.

© 2015, éditions Théâtrales,
20, rue Voltaire, 93100 Montreuil, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-84260-678-7 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : *Seguriya* © Milena Vergara Santiago.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique des *Cannibales*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de l'agence Althéa – éditions Théâtrales, althea@editionstheatrales.fr, tél. : +33(0)1 56 93 36 78. L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

*À la mémoire de Cornelius Tabori, mort à Auschwitz.
Un petit mangeur.*

Personnages

LES HAUT-PARLEURS

HELTAI } survivants
HIRSCHLER }

BOUFFY, un homme gros

KLAUB, un étudiant en médecine

GHOULOS

LE GITAN

ONCLE

LE GAMIN RAMASEDER

WEISS, le cuisinier

LE PETIT LANG

PROFESSEUR GLATZ

HAAS LE SILENCIEUX

SS SCHREKINGER, l'Ange de la Mort

KAPO

Décor

Une pièce blanche. Une longue table avec des bancs. Une couchette à trois niveaux. Un vieux poêle. Un pot de chambre. Une porte. Contre le mur du fond, une montagne de vêtements, chaussures, cheveux, dents.

Scène 1. Les Survivants

La pièce est vide. Par les haut-parleurs, on entend des voix mourantes réclamant leurs plats favoris. Les invités entrent et escaladent le monticule afin d'y récupérer les vêtements qui auraient pu appartenir à leurs pères ou à leurs oncles.

Très vite, ils acquièrent l'allure de détenus d'un camp de la mort. Sauf Heltaï et Hirschler qui portent tous deux un costume d'homme d'affaires, identique. Tous mettent un peu de maquillage gris et s'exercent à la « marche au trot » d'Auschwitz. On entend une corne de bélier. Ils s'immobilisent et regardent droit devant eux, en bavant.

Un silence.

HELTAÏ.- Je suis allé au Howard Johnson¹ aujourd'hui.

HIRSCHLER.- Lequel ?

HELTAÏ.- Sur l'autoroute à péage.

HIRSCHLER.- (*impatient*) Oui, mais lequel ?

HELTAÏ.- Près de la sortie 8-A.

HIRSCHLER.- Ah ouais ?

HELTAÏ.- J'adore Howard Johnson. Ne ris pas mais j'adore Howard Johnson.

HIRSCHLER.- (*riant*) Je ne riais pas.

HELTAÏ.- C'est si accueillant, si simple.

HIRSCHLER.- Et qu'est-ce que tu as pris ?

HELTAÏ.- Je prends toujours un banana split chez Howard Johnson.

HIRSCHLER.- Et comme plat ? Un club sandwich ? Un cheeseburger ? (*Il crie.*) Une côtelette de veau panée ?

HELTAÏ.- Faut que je surveille mon poids.

Ils rient en se tapotant le ventre.

1. Howard Johnson's était la principale chaîne de restaurants des États-Unis dans les années 1960 et 1970. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

HIRSCHLER.- Ben pourquoi t'as pris un banana split ?

HELTAI.- C'est plus fort que moi. Chaque fois que je passe devant Howard Johnson, faut que je m'arrête pour prendre un banana split. Je me glisse jusqu'au comptoir, je desserre ma cravate et je repousse le couteau.

HIRSCHLER.- Tu repousses le couteau, c'est naturel.

HELTAI.- En quoi c'est naturel ?

HIRSCHLER.- Tu as déjà essayé de manger un banana split avec un couteau ?

HELTAI.- C'est pas pour ça que je repousse le couteau.

Une pause.

HIRSCHLER.- Moi, chez Howard Johnson, je prends une tartelette aux fraises.

HELTAI.- Les goûts et les couleurs, cela ne se discute pas.

HIRSCHLER.- Après ma première attaque, je ne pouvais plus parler, ça a duré quelque temps. (*Se dresse, salue le public la bouche paralysée.*) Il en restait douze d'entre nous dans le bloc 6, après Noël. Deux ont survécu. Heltai est fabricant de jouets. Je suis gynécologue à Yonkers. Je m'en sors bien, deux voitures, un barbecue haut de gamme dans le jardin.

Scène 2. La Mort de Bouffy

On entend la cloche d'un camp. Ils trottaient tous vers les couchettes, comme des marionnettes aux membres raidis, puis s'endorment. Un coq chante. Bouffy se redresse, il descend de la couchette et se rend sur la pointe des pieds dans un coin. Il s'assied. Il regarde autour de lui. Il sort un morceau de pain de sous son aisselle. Il le tâte, le flaire, l'embrasse. Le coq chante de nouveau. Il en casse un morceau et se met à mâcher. Le pain est dur. Il ne peut s'empêcher de faire du bruit.

BOUFFY.- Scronch. (*Les autres se redressent un à un.*) Scronch. (*Les autres tendent l'oreille, incroyables.*)

KLAUB.- Il y en a un qui mange.

Klaub, Ghoulos et le Gitan entament la chasse à celui qui mange. Ils s'arrêtent, regardent, écoutent. Ils forcent Haas à ouvrir la bouche pour voir si des miettes s'y trouvent.

BOUFFY.- Sc-r-r-onch. (*Ils se retournent. Ils le regardent. Ils bavent comme des chiens. Lang s'évanouit.*) Scronch. (*Il les voit et tente de sortir de la pièce.*)

KLAUB.- Attrapez-le !

Ils se jettent sur Bouffy. Seul Oncle reste en dehors de la bagarre. Bouffy émet un gémissement.

ONCLE.- Les enfants, en voilà des manières !

Le combat s'arrête, ils s'affalent, épuisés. Bouffy est couché, immobile, les vêtements déchirés. Sa chair paraît rose.

Voyons, ces extorsions sont futiles, qu'avez-vous gagné ? Montrez-moi.

Klaub lui montre un petit morceau de pain. Les autres mangent en grognant et bavant.

Vous croyez que ça valait la peine, vous n'avez pas honte, je peux avoir un petit bout ?

Les autres lèvent les yeux et le regardent, surpris.

C'est juste que je suis curieux de connaître le goût du pain.

Klaub lui donne un morceau minuscule.

(mangeant) C'est quelle sorte de pain à votre avis, du maïs ou du seigle ?

KLAUB.- Du seigle.

ONCLE.- Je pense qu'il a un goût de cumin.

KLAUB.- Je pense que vous avez raison.

ONCLE.- Rendons-nous à l'évidence, c'est magnifique. Donnons-en également à Bouffy.

LE GAMIN.- Il est mort.

Ghoulos pousse Bouffy qui roule vers l'avant-scène.

ONCLE.- Vous voyez ce que vous avez fait ? Espèces d'animaux ! (*au public*) Il tremblait d'indignation. (*aux autres*) Les cochons ne tiennent pas le coup, les chiens ne tiennent pas le coup et les mouches chutent en plein vol.

LES AUTRES.- (*en cherchant une mouche*) Bzzzzz. Bzzzzz.

ONCLE.- Seul l'homme tient le coup. Veuillez m'excuser pendant que je me soulage.

LES AUTRES.- Bzzzzz.

ONCLE.- (*au pot de chambre*) Le seul moyen de tenir le coup, c'est la courtoisie. Même au garde, il faut dire : «Après vous Monsieur.» Mais si un jour, Dieu nous en préserve, vous devenez comme eux, c'est qu'il est temps de vous pendre, il n'y aurait pas à tout hasard un petit morceau qui reste ?

KLAUB.- Non.

ONCLE.- Le démarrage est assez lent ce matin. (*à Dieu*) Pas encore ? - Si jamais... - Ramaseder, c'était quand la dernière fois que j'ai pissé ?

LE GAMIN.- Lundi.

ONCLE.- Comme le temps passe. Quelqu'un pourrait siffler s'il vous plaît ?
Ils sifflent.

On aura plus de chance demain.

LE GITAN.- (*Pisse bruyamment et fort.*) L'espoir jaillit, éternel.

On l'applaudit.

LES AUTRES.- Bzzzzz.

Oncle attrape la mouche.

LE GAMIN.- Puis-je l'avoir Oncle ?

ONCLE.- Va te l'attraper tout seul, ta saloperie de mouche.

LES AUTRES.- (*choqués*) Bzzzz ?

ONCLE.- Attends, désolé, reviens, mon garçon. Ramaseder, tu me déçois. Je sais que tu n'as que douze ans, mais ce n'est pas une excuse. Tu ne cesses d'enfreindre les règles. L'autre soir, je t'ai observé à l'heure du dîner - c'était quand le dernier dîner officiel, il y a un mois ? - quand tu as vu les responsables de l'alimentation traverser le campement avec la grande marmite, tu t'es glissé en tête de file pour la bouffe. Pourtant, tu sais bien qu'il vaut mieux traîner pour rester derrière, le meilleur de la soupe est au fond du pot. Tu n'apprendras donc jamais ? Ouvre la bouche.

Le Gamin avale la mouche.

LES AUTRES.- Bzzzzzz ?

Scène 3. L'Enterrement

ONCLE.- *(penché sur le corps de Bouffy, une couverture autour des épaules, chantant un kaddish)* Ici s'est brisé un noble cœur – avec un peu d'aide de ses amis. Repose en paix, Bouffy Pinkus, Il était le deuxième homme le plus gros d'Europe, un monstre glandulaire, ce qui n'est pas rien. Les gardes aimaient le prendre en photo, ils voulaient prouver à la postérité qu'ils nous nourrissaient bien, nous autres, les chiens de Juifs. Il aimait ses enfants et fit fortune en élevant des oies, exportant leurs foies gras dans tous les États du monde civilisé, *sic transit gloria mundi*.

LE GITAN.- Peu importe. Parle-moi encore de foie gras.

WEISS.- L'exportait-il tel quel, je veux dire sous forme de foie entier, ou sous forme de pâté ?

Un silence.

BOUFFY.- *(revenant un instant à la vie)* De foie entier.

LE GITAN.- Un salopard de riche est en train d'en manger en ce moment sur un toast chaud – avec du beurre.

LANG.- Oh mon Dieu !

ONCLE.- Que son épitaphe soit : « Il a nourri ses semblables. »

LES AUTRES.- Amen !

ONCLE.- *(Couvre Bouffy avec la couverture.)* Portez-le dehors et enterrez-le parmi les pissenlits.

KLAUB.- Un instant. *(Il retire la couverture. Weiss tâte le ventre de Bouffy d'une main experte. Haas émet un croassement. Lang s'évanouit. Glatz se dirige vers la sortie.)* Assieds-toi.

GLATZ.- Oui, Chef.

Ils regardent tous Bouffy. Weiss commence à le déshabiller.

Les Cannibales ou les limites de la bonté

par Anita Jans

Hommage au père de l'auteur, Cornelius Tabori, mort à Auschwitz en 1944, cette œuvre émane à la fois d'une volonté de compréhension de la catastrophe et d'un travail de deuil. Tabori choisit la voie détournée et transforme l'absence d'expérience concrète de la vie des camps en une porte ouverte sur l'imagination. Il crée un univers fantasque et cauchemardesque, narré du point de vue d'un fils survivant. La décision à laquelle les personnages sont confrontés est de manger un repas anthropophage pour survivre, ou de ne pas manger et mourir en restant digne. Le temps de la pièce est le temps de préparation du repas. Où est la frontière entre l'homme et l'animal ? Y a-t-il un sens à renoncer à la vie au nom de principes moraux ? Comment vivre avec le souvenir intime de ceux qui ont fait un tel sacrifice, au prix de ne plus revoir leurs enfants ? Abandonnés au souvenir de leurs pères, les fils incarnent, jouent et cherchent à comprendre. Alliant l'excrémentiel au sacré, la pièce évoque une cérémonie thérapeutique.

Un théâtre documenté

Les Cannibales marque le retour en Europe de Tabori qui a vécu en Amérique de 1947 à 1971. Aboutissement d'un long parcours artistique aux États-Unis où Tabori fut romancier, traducteur, scénariste à Hollywood, et enfin auteur dramatique et metteur en scène, *Les Cannibales* est d'abord jouée à New York en octobre 1968 et, à la suite de ces représentations, Tabori est invité à présenter la pièce à Berlin en 1969. À l'époque, l'Amérique fait face à la guerre du Vietnam et aux problèmes liés à la ségrégation raciale. Bien que le propos ne soit jamais moralisateur ni didactique, l'œuvre de Tabori induit une constituante cathartique visant à faire reconnaître cette part raciste en nous, pour mieux l'éradiquer. N'a-t-on rien appris ? Est-ce plus fort que nous ? En Allemagne, la gravité et la proximité des événements évoqués rendent le travail de répétitions ardu, cependant, le spectacle y connaît un succès

retentissant. Âgé de 57 ans, Tabori entame alors avec *Les Cannibales* une longue et respectée carrière théâtrale européenne.

Les Cannibales est une pièce essentielle du corpus édité sous la dénomination de « théâtre de la Shoah ». Si l'écriture de Tabori n'est pas documentaire, elle est néanmoins extrêmement documentée. Dans les années soixante, de nombreux livres-témoignages sur les camps sont publiés et Tabori rédige durant plusieurs années différentes versions de la pièce, versions qu'il nourrit de témoignages de rescapés. Nombre de ces éléments documentaires se retrouvent par touches dans la pièce : les latrines publiques, la constipation, les rêves de retour au foyer, l'obsession alimentaire, le morceau de pain quotidien, l'évocation des recettes, la lutte contre l'animalité, l'importance des souliers et de l'hygiène des pieds, le besoin d'entretenir sa mémoire culturelle et celui d'être bercé dans les bras d'autrui. La situation de famine extrême dans laquelle les prisonniers se retrouvent est un des éléments les plus marquants des témoignages. Cette situation se fait sentir encore plus drastiquement à quelques jours de la libération alors que les approvisionnements sont perturbés par les bombardements alliés et les camps peu à peu désertés. Dans la pièce, quelques éléments indiquent que Tabori situe l'action dans ce contexte. Le travail de documentation transparaît en filigrane et donne à ce qui pourrait paraître comme une parodie blasphématoire, une profondeur des plus émouvantes.

Tabori rassemble dans ce baraquement une sorte de panel représentatif des différents groupes qui ont été persécutés, ceci tant au niveau des âges (enfant, adolescent, adulte, personne âgée) qu'au niveau des groupes d'appartenance (Juif, homosexuel, prisonnier politique, gitan). Tabori montre les personnages à travers leurs failles communes, dans une humanité partagée. Le bagage culturel de chacun est revendiqué, mais les personnages ne sont pas pour autant des figures étendards qui agiraient tel l'emblème d'une communauté ou d'un idéal politique. Ils sont individués avec une biographie spécifique et le caractère bien trempé de chaque personnage prend le devant. Ceci alors que dans les années soixante, les discours sur l'Holocauste transformaient peu à peu les victimes en une entité symbolique. Le Juif d'après-guerre se muait en une figure victimaire sans tache. Refusant toute vision manichéenne du monde, Tabori donne aux morts le droit aux contradictions et même aux imperfections et s'attaque ainsi au

Table des matières

<i>Les Cannibales</i>	5
<i>Les Cannibales</i> ou les limites de la bonté, par Anita Jans.....	73
George Tabori.....	83
Anita Jans.....	85

George Tabori

Les Cannibales

Pièce humaniste et militante, portée par l'humour corrosif de Tabori, *Les Cannibales* commence à New York par une conversation de facture quotidienne entre deux survivants de l'Holocauste. Ils forment un duo cruel et comique, débattent de leurs habitudes alimentaires et concluent : « Le goût, cela ne se discute pas. »

Aidés par les fils de ceux qui ont péri dans leur baraquement, ils font une incursion dans le passé pour revenir sur les événements qui leur ont permis de survivre. La pièce qu'ils jouent se déroule dans le bloc 6 d'Auschwitz. L'état de famine est à son comble et les détenus tuent accidentellement l'un de leurs compagnons en lui arrachant un morceau de pain. Le défunt Bouffy est obèse, son cadavre est découpé et un coin cuisine est improvisé. Oncle, aîné du baraquement et ancien acteur, s'égosille, invoquant la Bible et tous les arguments possibles pour empêcher les autres de commettre cette abomination. Mais l'appétit est tenace et l'idée d'un festin a été lancée.

Soupe aux boulettes de matza, saucisse de foie, rognons sautés... chaque souvenir de repas est évoqué avec délectation. Même Bouffy se relève de la marmite où il mijote pour nous instruire sur la bonne tenue d'une table. La nourriture sert de vecteur à un voyage dans le temps, de prétexte à des joutes oratoires et à des jeux de scène qui font irruption dans le théâtre le plus improbable. Faut-il, ou ne faut-il pas, manger de la chair humaine ? Va-t-on, ou ne va-t-on pas, goûter à un camarade ? Cette question de goût ultime sera une question de vie ou de mort. Un choix qui ne se discute pas.



ISBN : 978-2-84260-678-7

€ 782 950 7 | 15 €



www.editionstheatrales.fr